

VALÉRIE GUILBERT

MÉMOIRES D'UN
EX-CHAT DE
GOUTTIÈRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

MAGALI BUNIAS	JOSETTE GUILBERT
MARION CAMUS	CHRISTINE HANNETON
CATHERINE DELBOS	STÉPHANE HARMAND
JULIEN DELENTE	MONIQUE JOYEUX
PASCAL DIDTSCH	ISABELLE KORDA
MARTINE ET JEAN-PIERRE DUBOSC	CORINNE LE NORMAND
CÉCILIA ET SÉBASTIEN DUBOSC	CÉLINE MEIGNEN
CORINNE DUNOCQ	SYLVANA RALLO
DANIEL ESCANDE	SOLANGE RENARD
NATHALIE GRIFFOUL	NADÈGE RIDEL
ALAIN GUILBERT	

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-709-6

Dépôt légal : mai 2021

À ma grand-mère

Lundi 16 mars 2020

*Sur la route qui me mène vers R***, je croise encore beaucoup de véhicules. Il est bien difficile de penser que demain, à la même heure, il n'y aura sans doute presque plus personne. Je dépasse le panneau signalant la sortie de P*** ; j'approche du rond-point. Les voitures en sens inverse convergent toutes vers le centre commercial, en une file interminable et pressée. Ce midi, le journal d'information a signalé des mouvements de foule et même des rixes dans certaines grandes surfaces. La crainte de la pénurie. Les gens font des stocks. Bientôt ils ne pourront plus sortir. Les paquets de pâtes et le papier toilette, paraît-il, ont été les premiers à en faire les frais. En d'autres circonstances, j'aurais beaucoup ri et mon esprit sarcastique ne se serait pas privé de railler cette prudence excessive. De la prudence ? Peut-être pas. De la peur plutôt. Celle de manquer. Je jette un rapide coup d'œil au grand sac de courses Super U à terre, côté passager. Je souris légèrement. J'ai agi de même que mes semblables visiblement. Juste pris le temps de le remplir à ras bord du contenu de mon réfrigérateur. Et que dire des six litières entassées dans le coffre de la Twingo ? Je tourne légèrement la tête à côté de moi. Moustache se repose dans sa caisse de voyage, bâille paresseusement et me regarde d'un air perplexe qui semble dire : « Pourquoi me remets-tu si vite dans la voiture ? ». Aller le chercher hier à R*** et le ramener moins de vingt-quatre heures au point de départ peut paraître illogique...*

*Je roule doucement pour que les boîtes de conserve qui s'entrechoquent dans mon cabas n'en tombent pas et ne me précèdent pas à R*** ! À bien y réfléchir, moi aussi j'ai fait mes courses en fin de semaine dernière. Moi aussi j'ai acheté plus que de coutume. Moi aussi je me suis dit « on ne sait jamais ». Au cas où. Pour éviter de sortir et de manquer de produits de première*

nécessité. Pourtant il n'y avait pas grand monde jeudi. Tout paraissait absolument normal, hormis les caissières, toutes distantes les unes des autres : une caisse sur deux laissée vacante. Il faudra nous habituer à ce genre de configuration bientôt...

Je dépasse le rond-point et mon cœur se serre. Je me demande quand je reverrai ma maison... Ce n'est pas tant le fait de la laisser quelques semaines qui me fait si mal, mais les circonstances dans lesquelles je la retrouverai. Me reverra-t-elle aussi insouciante que je l'étais encore quelques jours auparavant ? Mes amis ou ma famille auront-ils été infectés ? Seront-ils intubés au CHU comme ces centaines de gens que l'on voit quotidiennement sur des lits d'hôpital en Italie et déjà sur notre territoire ? Survivront-ils ? Ou bien auront-ils la chance d'être épargnés ? Mes parents ? Ma grand-mère ? Des personnes « à risque » comme je l'entends à la télévision. Plus de soixante ans. Moi-même passerai-je au travers de la tempête ? Les questions tournent en boucle dans ma tête. Oui, lorsque je reviendrai chez moi, que ce sera-t-il passé ?...

*Le président de la République parlera ce soir à vingt heures. Nul doute qu'il annoncera un confinement général de la population. Tout le monde le pressent. Mais pour combien de temps ? Je sais parfaitement au fond de moi que je largue les amarres pour un temps appréciable sans date précise de retour au port. Tout à coup, je songe à mes grands-parents, à tous ceux de leur génération, à ce qu'ils ont dû ressentir quand certains d'entre eux ont été contraints de fuir leur domicile, leur ville, leur vie d'avant à l'annonce de la guerre. Bien entendu, aucun bombardement ne viendra détruire ma maison, elle sera toujours intacte à mon retour, personne ne viendra ni la réquisitionner ni l'occuper ; j'aurais beau lever les yeux vers le ciel, aucun bombardier ne lâchera son funeste chargement sur ma tête. Non, mon exil est volontaire : je quitte P*** pour rejoindre mes parents et échapper à des semaines de confinement en solitaire. Pour aider et se soutenir aussi, au besoin, en cas de malheur. Pas de zone libre pour autant, pas de couvre-feu pour l'instant. Notre ennemi ne porte pas d'uniforme militaire ni d'armes. Il est invisible mais tout aussi dangereux qu'un revolver appliqué contre une tempe.*

Il n'a pas de limites ni de frontières. Il s'appelle « Covid-19 ». C'est un virus sournois, très contagieux et potentiellement mortel.

1^{er} jour

Rose

Huit heures trente. Impression curieuse au réveil. Je ne peux pas dire que j'aie mal dormi pour autant. J'émerge difficilement d'un sommeil profond, ce qui est inhabituel chez moi (merci le Lexomil !), mais un de ceux dont on sort à regret parce qu'on y était bien. Bien au chaud, bien à l'abri, un barrage filtrant face aux soucis de la veille et de ceux qui s'annoncent le jour même. J'ai de nouveau cette boule au ventre qui m'opresse depuis près de quatre jours, comme lorsque je sens un danger imminent qui rôde autour de moi, sans savoir ni quand ni comment il fondra sur ma personne.

Quand le Président Macron s'est exprimé jeudi soir pour la première fois au journal de vingt heures et a annoncé que tous les établissements scolaires de France et de Navarre seraient fermés à compter du lundi suivant pour éviter la propagation du coronavirus, j'ai compris que c'était grave... Ont subitement pris une dimension concrète et plus réelle les images des milliers de Chinois confinés chez eux depuis des lustres, les amoncellements de malades dans les chambres et couloirs d'hôpitaux en Italie, les médecins désespérés et épuisés à leur chevet en train de se demander qui sauver tant la contagion est grande et maigre la capacité d'accueil de leurs établissements. Le virus, ce n'était plus une de ces informations lointaines, qu'on écoute d'une oreille distraite en avalant son dîner ou en faisant la vaisselle tout en se félicitant que cela ne nous arrive pas à nous. Les visages de malades italiens, coréens, chinois mais aussi, soudainement, de patients français, luttant contre la mort auprès de soignants affairés et désemparés se sont superposés alors dans mon esprit. C'était désormais une certitude, le virus était parmi

nous, contagieux et très actif. Il nous narguait et se jouait de nous, lui qu'une dizaine de jours auparavant, on disait éradiqué du pays.

La journée du vendredi a oscillé entre euphorie générale, celle des élèves galvanisés à l'idée d'une quarantaine synonyme de retour à l'oisiveté après deux semaines seulement de reprise, et inquiétude générale des aînés, les professeurs et le personnel de direction, contraints d'organiser, en l'espace d'une demi-journée, l'opération « continuité pédagogique », sorte de PPMS didactique à durée indéterminée dans leurs domiciles respectifs. Quand le haut-parleur a résonné dans tout le lycée, invitant les enseignants à congédier prématurément leurs élèves pour une réunion extraordinaire, un vent de liberté et une allégresse générale se sont répandus dans les rangs des plus jeunes. Non pas parce que l'alarme semblait enfin réparée depuis l'exercice de confinement « risque majeur produits chimiques » d'octobre où le mégaphone avait rendu l'âme dans un bruit de pétard mouillé, mais parce qu'elle sonnait le glas des cours de la matinée et un passage immédiat à la cantine. Les yeux brillants d'excitation, c'est à peine si certains, dans le flot qui se déversait dans les couloirs, ne couraient pas pour aller mettre un cierge à l'église en remerciement d'une prière secrète adressée au Tout-Puissant et très vite exaucée... Cette fermeture du lycée, souhaitée depuis deux semaines, était pour eux la preuve évidente que Dieu existait et qu'Il poussait Son infinie bonté jusqu'à leur accorder des grandes vacances anticipées. Et c'est au son de « Bonnes coronavacances !!! » que plusieurs d'entre eux m'ont saluée à dix-huit heures avant de prendre le car qui les menait vers la félicité ! J'ai le propos un peu acerbe car leur gaieté tempérait la gravité et le côté presque irréel d'une situation anxiogène qui semblait devoir durer...

2^{ème} jour

Nicole

Ce matin, j'ai déjeuné, fait ma vaisselle puis pris ma douche comme tous les jours et pourtant, je sens au fond de moi que cette journée ne sera pas comme les autres. Le Président s'est exprimé hier soir, pour la seconde fois en peu de temps, pour annoncer ce dont nous nous doutions déjà : un confinement de quinze jours, mais chacun a compris qu'il se prolongerait inévitablement comme dans les autres pays touchés par cette saleté de virus. On ne sortait pas beaucoup déjà, Yvon et moi, depuis son accident, mais là, je sens que le temps va paraître bien long et que nous ne sommes pas près d'en voir la fin ni d'utiliser la box que Rose nous a offerte pour Noël dans le but de sélectionner un petit week-end reposant loin des soucis. Diable qu'ils ont été nombreux depuis deux ans ! Entre la mort de papa en juin dernier, le placement de maman (quel affreux mot !) et la vente de leur maison début février après des mois à tout ranger, trier, emballer, récurer, dépoussiérer soixante ans d'une vie commune et tranquille entre quatre murs, j'espérais un peu de repos et de répit...

Évidemment, les choses ne se passent jamais comme on voudrait, c'est bien connu. Une pandémie, il ne manquait plus que cela ! Heureusement, Rose est bien arrivée hier en fin d'après-midi avec son chat. Elle se confinera chez nous. Plusieurs semaines seule à la maison sans voir âme qui vive... je la comprends, même si elle invoque surtout le fait qu'elle n'aurait pas su quoi faire de Moustache si elle avait été contaminée et hospitalisée et qu'elle souhaite nous aider si l'un de nous deux est infecté. Quitter sa petite maison, retourner au domicile paternel quand on vit seule depuis longtemps et qu'on est autonome,

quitter brutalement un travail qu'on aime et qui prend toute son énergie, ce n'est pas facile. Elle n'a pas besoin de me le dire, je le lis parfaitement sur son visage : il est crispé et son ton un peu sec. Elle est anxieuse. Je la connais par cœur. Il faut dire que cette situation nous angoisse tous et que, sous peu, sûrement, nous tournerons dans cette maison comme des lions en cage. Dieu sait combien de temps durera l'épidémie... Mais puisqu'il faut en passer par là...

Ce qui me tracasse le plus, c'est maman. Déjà une bonne semaine de confinement pour elle... Dieu merci, si je puis m'exprimer ainsi, elle a du mal à comprendre ce qui se passe et la notion de temps devient un concept fluctuant au fil des jours. La douleur de l'isolement n'en sera peut-être que moindre. Je le souhaite de tout mon cœur... La voir ainsi seule et loin des siens me rend malade...

Lucette

— Allo Mamie ! Tu m'entends ?

— Allo ? C'est toi Rose ?

— Oui ! Tu m'entends Mamie ?

— Oh que tu es loin ! Je t'entends à peine...

— Mets l'appareil bien contre ton oreille, remonte-le un peu.

— Ah oui, ça va mieux.

— Hé, c'est que tu décroches de plus en plus rapidement ton téléphone maintenant, tu es une championne !

— Oh bah tiens, mais j'ai du mal à l'attraper, c'est pas facile car elles mettent les barres du lit, pour ne pas que je tombe la nuit... ce n'est pas commode.

— Oui je sais... mais tu es plus rapide que l'éclair maintenant. Alors tu as passé une bonne journée ?

— Oh tu sais, c'est comme hier, rien de neuf. J'ai pas vu ta mère aujourd'hui.

— Non Mamie, tu sais bien qu'elle ne peut plus venir te voir depuis quelques jours. On est confiné chez nous maintenant et on ne peut plus sortir.

— Ah bon ?! Pourquoi ?

— Parce qu'il y a une épidémie, un gros virus.

— Et puis ?

— Et puis il est dangereux, il fait des morts, il est contagieux.

— Ah bon, tu ne l'as pas ? Tes parents non plus ?

— Non pour l'instant ça va. Et toi ?

— Bah moi ça va. Ça va, ça vient, il ne se passe pas grand-chose. Mais bon, c'est en attendant de rentrer à la maison, après je pourrai sortir et regarder ma télévision tranquillement. C'est quand même pas comme chez soi ici.

— ...

— Et toi ça va ? Qu'est-ce que tu as fait tantôt ? Ça va, tes élèves ?

— Comme je te l'ai dit, on ne peut plus sortir et il n'y a plus d'école.

— Ils sont culottés ; qui a décidé ça ?

— Le Président, il a parlé hier soir.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il fallait qu'on reste chez soi.

— Il n'est pas bien ! Pourquoi ?

— À cause du virus...

— Ah oui d'accord... Il s'appelle comment ton virus ?

— Le coronavirus.

— Le co quoi ? Excuse-moi, ils m'ont retiré mes appareils...

— Le co-ro-na-vi-rus !

— Le covirus ? Il fait quoi ?

— Il est contagieux et tue des gens.

— Ah oui. Alors tu restes chez toi, hein ? Et puis moi aussi.

— Oui c'est ce qu'il faut faire, Mamie.

— Oui, il faut rester tranquille, et ne pas sortir. Tes élèves doivent être contents. Ils n'ont pas d'école.

— Oh oui, ils étaient contents, mais ils ont des cours par Internet.

— Ah oui... Je verrai peut-être ta mère demain alors ?

— Elle ne peut pas sortir non plus Mamie...

— Pourquoi ?

— Le virus, Mamie, il est contagieux. Il faut qu'on reste chez nous.

— Ah oui tu me l'as dit, ma pauvre tête...

— Ce n'est pas grave Mamie. J'oublie souvent des choses moi aussi.

— Oh moi c'est tout le temps ! Du fouillis. Il faudra que je note tout sur un petit carnet... Bon alors ? Qu'as-tu fait aujourd'hui ?...

Moustache

Je n'ai pas trop compris pourquoi elle avait fait la route deux fois... Ce n'est pas elle qui reste dans sa boîte et dont le cœur bat la chamade quand elle la sort de l'armoire... ! Après un temps appréciable passé sous le lit, j'ai rasé les murs ventre contre terre pour gagner ma litière et m'y cacher. De l'air le plus dégagé du monde, j'ai attendu un peu puis j'ai gratté pour faire croire que je faisais pipi. Dire que ce stratagème fonctionne toujours serait mentir mais au moins, je gagne du temps. Malheureusement, la maîtresse commence à y être habituée et je sens bien qu'il faudra que je trouve autre chose à l'avenir...

Enfin, une fois que j'étais sûr qu'on ne m'emprisonnait pas pour aller voir l'Ennemie en blouse blanche avec sa muselière vert d'eau, celle qui vous pique le derrière à la base de la queue après vous avoir plaqué sur une table, je me suis détendu.

Nous revoilà chez « papy » et « mamie ». C'est leurs noms d'après ce que j'ai pu en déduire. Le vieux mâle dominant a eu l'air content de me revoir. Moi aussi car j'ai désormais l'assurance d'un petit tour à discrétion dans le jardin, même sous haute surveillance, et d'une quadruple portion de croquettes la nuit, pourvu que je frotte mes moustaches contre les siennes, qu'il a plus grosses que les miennes. La pâtée est bonne là bas, et « mamie » est moins avare que la maîtresse côté quantité et variété. Avec une léchouille et un miaulement bien placé, j'en aurai le double.

Mais ils ont l'air bizarres aujourd'hui : la truffe humide, la voix étranglée comme quand on vous marche sur la queue... Ils ont dû avaler une souris qui n'était pas fraîche. « Confinement », « pas sortis de l'auberge », mais qu'est-ce que cela signifie ? Pourtant, je comprends de mieux de en mieux le langage humain et je comptabilise plusieurs mots à mon actif que je peux parfaitement déchiffrer ; parmi mes préférés : « thon », « poulet », « bœuf », « ti bonbons », « manger », « on va dehors ? ». Je reconnais aussi très bien mon nom : « Moustache », « Titi », « mon

loulou ». Trois patronymes rien que pour moi... Je ne sais pas trop lequel est le bon, mais ça vaut le coup de répondre et de s'adonner aux langues vivantes : on me gratifie d'une friandise ou d'une caresse à chaque fois ! Certains termes résistent malgré tout. J'ai beau me creuser la cervelle et faire tous les efforts possibles, j'avoue, je sèche quand j'entends « gourmand », « gros bidon », « régime »... Je me demande si ça se mange...